

Cathos.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

Vous avez reconnu Molière, dans un dialogue de ses *Précieuses ridicules*, (1) et du coup je vous ai présenté deux spécimens achevés de cette espèce de femmes singulières qui a fleuri dans la seconde moitié du XVII^e siècle, et à qui la verve impitoyable du grand comique a porté ces coups formidables qui ont commencé leur déchéance dans l'estime des contemporains, tout en perpétuant le souvenir de leurs travers pour l'amusement de la postérité.

Je ne viens pas ce soir esquisser leur histoire ou vous amuser à leurs dépens : ce serait d'une méchanceté trop facile et d'une utilité discutable,—car personne d'entre vous, que je sache, n'est tenté d'imiter leurs ridicules et de verser dans leurs excès.

L'absence d'une culture littéraire générale et appréciée nous met pour longtemps encore, sans doute, à l'abri de pareil danger. Mais je dois, en apportant devant vous le nom de l'hôtel de Rambouillet, écarter un souvenir qui s'y est obstinément attaché dans l'esprit de la postérité, bien qu'une critique éclairée ait toujours eu soin de l'en dégager.

Aux yeux même de plusieurs d'entre vous, peut-être, la demeure de la célèbre marquise apparaît comme le paradis des précieuses et des précieux ridicules du grand siècle, une sorte de serre chaude où, à la faveur d'une politesse exquise et même maniérée, d'une galanterie empressée et même obséquieuse, se serait développée une végétation littéraire luxuriante et bizarre, faite de compliments étirés, de périphrases entortillées et baroques, de pointes laborieusement effilées, de rapprochements d'idées et de

(1) Molière, *les Précieuses ridicules*, acte 1, scènes VI et VII.